

DEUX ÉDIFIANTS RÉCITS ENVOYÉS PAR MADAME MABILLE

A M. E. CASALIS

Morijsa, 28 juin 1882.

Mon bien-aimé père,

Je ne sais si je t'ai déjà raconté qu'un des Bapélis qui sont arrivés ici pendant la guerre, demandant à être admis dans l'école normale, est venu me trouver, il y a trois ou quatre semaines, et s'est écrié, la figure rayonnante de joie : « Mère, je suis si heureux. — Et pourquoi ? lui dis-je. — J'ai trouvé Jésus. — Quand ? — Aujourd'hui même, ce matin. — Raconte-moi cela. » Il me dit alors qu'une prédication d'Henry Dyke sur les souffrances de Jésus-Christ sur la croix avait pour la première fois réveillé sa conscience ; qu'après cela, la confession que Néko, fille de Letsié, avait faite de sa foi le jour de son baptême, l'avait de nouveau fortement impressionné : « Lorsqu'elle déclara, avec tant d'assurance, qu'elle avait rencontré Jésus, et qu'Il lui avait dit : « Ma fille, tes péchés te sont pardonnés », je m'écriai intérieurement : « Oh ! si moi aussi je pouvais rencontrer ce Sauveur, Il me délivrerait sans doute de ces péchés qui commencent à peser sur moi. » Et lorsque Néko décrivit la joie et le repos dont elle jouissait depuis qu'elle était chrétienne, je me sentis de plus en plus malheureux. Mes péchés se dressaient devant moi comme une haute montagne. Hier soir, n'y pouvant plus tenir, je suis allé trouver M. Dyke pour lui dire que je désirais ardemment être sauvé. Il me répondit que cela dépendait de moi, que je n'avais qu'à accepter le pardon que Dieu m'offrait par son Fils Jésus-Christ. J'allai me coucher ; mais je ne pus pas dormir tant j'étais malheureux. Dès qu'il fit jour, je me prosternai derrière un rocher et suppliai le Seigneur de me faire grâce. Pendant que je priais, je sentis une paix parfaite descendre dans mon cœur, qui devint

tout blanc de joie. Depuis ce moment, je sens, je sais que mes péchés ont été pardonnés. » Il disait tout cela, les yeux brillants de joie, et nous n'avons pas le moindre doute qu'il ne se soit, en effet, donné sans réserve au Seigneur.

Dimanche, il y a quinze jours, on a baptisé trois femmes âgées, du village de Ramabélé, que tu dois connaître. Au moment où mon mari leur disait de se lever et de répondre aux questions qu'il allait leur faire, Ràmabélé leur cria : « Ouvrez bien la bouche, et parlez haut pour qu'on vous entende. » Ceci suffit pour délier les langues de nos trois vieilles femmes, qui se mirent, l'une après l'autre, à raconter les choses merveilleuses que le Seigneur avait faites pour elles. C'était vraiment touchant et admirable à la fois de les entendre, elles qui avaient passé toute leur vie dans l'abrutissement et l'ignorance du paganisme, exposer avec enthousiasme, avec éloquence même, leur foi en Jésus leur Sauveur, et les voies par lesquelles Il s'est communiqué à leurs âmes. Je ne sais pas ce que d'autres éprouvent dans des moments comme ceux-là ; mais en voyant avec quelle puissance Dieu peut agir parmi ces pauvres païens, mon cœur déborde de reconnaissance, et je n'échangerais pas ma vie de femme de missionnaire contre n'importe quelle position plus douce et plus facile selon le monde. Tu me comprends, cher père, car tu as goûté ces joies ineffables, et maintenant tu te réjouis de ce que tes enfants ont le privilège de voir et d'entendre ce qui faisait autrefois ton bonheur. Que Dieu soit toujours près de toi et continue à te bénir.

Adèle MABILLE.

